

## **L'Avènement du Monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre** **Michel Lussault**

Le mercredi 12 juin 2012, à 18h, devant une salle comble, les Cafés Géo de Lyon accueillent Michel Lussault, professeur de géographie à l'ENS de Lyon et chercheur à l'UMR 5600 Environnement Ville Société. Il va présenter quelques aspects de son dernier livre *L'Avènement du Monde*, sorti en mars 2013. Ce dernier a bénéficié d'une riche couverture médiatique. Suite à *L'Homme spatial* (2007) et *De La Lutte des Classes à la Lutte des Places* (2009), la focale porte sur le Monde, sur des concepts méconnus ou malmenés comme l'œcoumène... Ces trois livres constituent une série : des éléments sont partagés. Mais ce nouveau volume tente de comprendre une réalité sociale et géographique nouvelle : le Monde. L'objectif du livre est la compréhension du monde. Ce livre s'appuie sur une théorie de l'espace et de la spatialité fondée sur des humains et des non-humains.

Par ailleurs, la deuxième édition du dictionnaire Lévy-Lussault est annoncée pour l'automne prochain, lors du FIG de Saint-Dié. Le dictionnaire a connu une genèse de cinq ans. Si le dictionnaire est parfois un peu complexe, il veut faire théorie. Les livres ont un aspect plus souple : les parties narratives y sont importantes. La narration et la description de cas d'études permettent des montées en généralité. Par exemple, l'exposition universelle de Shanghai lue via son entrée soulève des questions de franchissement. Ces observations sont autant de cas documentés. Cela permet d'expliquer comment il construit sa propre pensée.

Ce livre part d'une intuition, d'une irritation : les systèmes de pensée que nous utilisons sont dépassés par la réalité du Monde que nous vivons au jour le jour. Les grandes théories de la mondialisation fondée sur la globalisation semblent inaptées à saisir la réalité de ce processus de mondialisation. Le Monde ne se contente pas de changer : avant il n'existait pas. Il refuse l'évolution continue, la téléologie. Pour lui, la rupture date des décennies 1950-1960 avec une accélération dans les décennies 1970-1980. Pour lui, le Monde est une fabrication des sociétés humaines relativement récente. Il propose un changement en profondeur des sciences humaines et sociales : les réalités sociales actuelles correspondent à un « tournant spatial », une nécessité d'inclure davantage les spatialités. Il souhaite comprendre les sociétés à partir d'une entrée spatiale : produire des concepts géographiques pertinents pour les sciences humaines et sociales.

On se méprend sur la mondialisation en ne considérant que la globalisation économique. Le vecteur de la mondialisation est l'urbanisation. L'urbain et le Monde s'inventent réciproquement et de façon permanente. Ce qui produit le Monde (c'est-à-dire notre état contemporain d'organisation des sociétés), c'est l'urbanisation. En 2008, plus de 50% de la population mondiale est urbaine. Cette croissance de l'urbanisation se double d'une croissance de la population de la planète. Cela constitue un grand bouleversement des individus, mais aussi des sociétés.

Le symptôme démographique est le plus simple comme entrée d'analyse, mais l'urbanisation n'est pas uniquement productrice d'espace mais aussi de genres de vie spatiaux. Le fait empirique est donc l'urbanisation des sociétés : « le rural n'existe plus car il est englobé dans les processus urbains ». La ruralité doit se réinventer à la lumière de ce processus d'urbanisation. L'urbanisation est une « force instituante et imaginante du Monde ». L'urbanisation produit des images et des imaginaires de la mondialité : l'iconographie urbaine y compris la catastrophe ou la pollution produit des cultures spatiales.

L'ouverture montre le deuxième fil rouge : la séparation entre la planète, la Terre et le Monde. Les photographies choisies, produites par des astronautes, sont les seules photographies argentiques de la Terre. D. Cosgrove en 1994 avait écrit un article à ce sujet : ces deux images là sont des ruptures, car pour la première fois un être humain avait pu nous montrer la Terre telle qu'il l'avait vue. C'est un grand décentrement : nous voyons notre habitat d'une façon inhabituelle. Ces deux images nous montrent une planète, la Terre et ce Monde :

- Une planète : un corps stellaire parmi d'autres qui est régi par des lois biophysiques qui sont très largement indépendantes de l'homme. Cette planète a vu apparaître une bifurcation avec

l'apparition du vivant. C'est le hasard et la nécessité des réalités biophysiques, le résultat de contingences. L'humanisation a créé des modifications du système biophysique : c'est l'anthropisation. Le mot « anthropocène » serait le moment du système biophysique où l'anthropisation entraîne des modifications non connues et non maîtrisables. On se trouve au cœur du changement global.

- La Terre : l'œcoumène (terme riche en sens notamment à la suite d'Augustin Berque) est le système biophysique transformé en habitat, en « logis terrestre de l'humain ». L'anthropisation produit de l'œcoumène qui s'est dilaté aux frontières de la planète et même au-delà (comme le montre l'exemple des satellites). L'œcoumène est aujourd'hui plus grand que la planète. L'habitat est inventé par l'anthropisation.
- Le Monde : une réalité qui a moins de cinquante ans, la forme historique contemporaine et particulière que prend l'œcoumène. Le Monde n'existait pas avant qu'il soit inventé lors de la décennie 1950. Le Monde peut être amené à ne plus exister, notamment si la capacité à se mouvoir est restreinte ou la mobilisation est limitée. Le Monde est vu de façon empirique et pragmatique : il s'agit de comprendre pourquoi ce moment particulier a pu exister.

Le propre de la spatialité humaine par l'expérience est d'intégrer toutes les dimensions de ce triptyque. En 2012, il y a eu plus d'un milliard de touristes internationaux. Quand on prend l'avion, on fait face à la planète (notamment via les conséquences biophysiques comme le décalage horaire), mais les cartes dans l'avion montrent notre relation à la Terre. La compensation carbone est une invention du Monde, c'est le résultat du Monde tel qu'il existe.

Sur l'urbanisation, il refuse un discours trop dramatique de l'urbanisation. Il s'appuie notamment sur des travaux états-uniens. L'urbanisation est souvent vue comme consommatrice d'espace. Mais l'urbanisation augmente la quantité d'espace. L'urbanisation crée des quantités d'espaces sociaux nouveaux en permanence offerts à l'expérience, comme le montrent les constructions en étage. Le Monde n'est pas fini. L'espace humain ne cesse de grandir. L'urbanisation consomme de l'étendue qu'elle transforme en espace social.

La mobilisation générale correspond à la mobilité généralisée. Les formes numériques de télécommunication changent la manière de concevoir l'espace, la spatialité. Le concept d'hyperspatialité est forgé sur le concept d'hyperlien : un acteur spatial peut toujours se connecter à un autre espace à partir de l'espace où il se trouve. La mobilité physique a connu une convergence entre la mobilité numérique et physique.

La vulnérabilité est une des caractéristiques du Monde. Le Monde paraît de plus en plus accumulatif et puissant, mais aussi de plus en plus vulnérable. La vulnérabilité peut expliquer une disparition du Monde.

Si nous voulons un Monde soutenable et habitable pour le plus grand nombre en conjurant les risques, les insécurités, il s'agit de produire un Monde gouvernable. Il propose des éléments à partir des petites républiques de cohabitation. L'espace de vie local semble le nouvel espace possible de sa gouvernabilité.

Le débat commence alors, alors que les questions de la salle sont nombreuses.

L'EPFL vient de promouvoir le clipair (<http://clipair.epfl.ch/>), ce conteneur avec des ailes, qu'est-ce que cela nous dit du Monde ?

M.L. Le conteneur est présent dans mes travaux, notamment depuis *De la Lutte des Classes à la Lutte des Places*. Il est un emblème du fonctionnement des sociétés contemporaines. Il s'agit de trouver un grand objet transversal. Le conteneur est un outil polyvalent. Cet instrument transcende toutes les limites pour devenir quelque chose d'universel. Le conteneur est une caisse standardisée créée il y a cinquante ans : il est synchrone de la mondialisation. Sa forme actuelle est déclinée sous toutes formes pour transporter toutes sortes d'éléments. Mais il est aussi à l'origine d'habitation, d'œuvres d'art, de la révolution des transports maritimes... Ce projet peu intéressant au départ a produit une économie

et une culture. Parmi les plus grands opérateurs de la mondialité, il y a certes les militaires mais aussi les grandes entreprises de transport de conteneurs. Cet outil est devenu ubiquiste et universel.

Est-ce le Monde qui va disparaître ou le concept ?

M.L. Le Monde peut disparaître en tant que moment de notre humanité comme certains le souhaitent en se concentrant sur l'hyperlocalité. Dans le Val de Susse contre le Lyon-Turin, les contestations sont certes environnementales mais aussi plus politiques. Ce qui est refusé dans le Lyon-Turin, c'est par exemple le principe de communication qui rapproche les espaces au détriment de petites cellules autogérées. Le mot soutenabilité est donc préférable à la durabilité. Le Monde, s'il devient insoutenable, disparaîtra. Le concept de Monde pourrait être amené à disparaître, mais la théorie de la spatialité peut survivre à la réalité du Monde. Les êtres humains auront toujours besoin de cohabiter, la spatialité perdurera. Le Monde peut disparaître, mais la spatialité non.

Le Monde est fondé sur la division internationale du travail et sur des différentiels économiques, peut-on imaginer une rétractation du Monde ?

M.L. Il ne s'agit pas de faire de la science-fiction. Un certain nombre de sociétés peut être amené à faire des choix de retrait. Des études mobilitaires (*mobility studies*) considèrent que le mouvement des mobilités n'est pas uniquement fonctionnel et technique : la mobilité est un bouleversement des cultures, en changeant la manière dont les individus se considèrent (vis-à-vis d'eux-mêmes et par rapport aux autres). Des idéologies contre-mobilitaires existent notamment autour du *slow (food, city...)*. Cela correspond à une critique sociale de la vitesse. Les néo-localistes couplent proximité de contact, lenteur... Ces tentatives politiques marquées par des idéologies radicales tentent de promouvoir une autre vision qui se déconnecte des flux. Les réalités sociales sont toujours plus compliquées : les théories de la décroissance sont nombreuses, certains « localistes » font partie de la décroissance mais pas toujours... On peut avoir comme hypothèse le décrochage ou le crash (comme dans *Effondrement* de J. Diamond qui se centre sur la production et l'allocation au plus grand nombre des ressources), mais aussi le maintien. La valeur de la sobriété ou de la frugalité peut permettre de repenser la démesure de l'urbanisation. La soutenabilité de nos environnements urbains devient cruciale : la question environnementale modifie tout le projet spatial des humains, en soulevant des questions de justice, de vulnérabilité...

Pouvez-vous revenir sur l'idée du Parlement des villes abordée dans ce livre ?

M.L. On peut considérer dans une certaine mesure que les vecteurs de l'urbanisation sont les principales nébuleuses urbaines. Cette urbanisation transcende les frontières d'Etat et est donc facteur du Monde. Les Etats sont biaisés par les urbanisations et sont embarrassés par cela. La mondialisation urbaine transcende tout, comme le montre la migration. Le cosmopolitisme est quelque chose de nouveau, de ces trente dernières années. Même en France où la compréhension géographique a été fondée sur les petits bourgs, le cosmopolitisme existe : toutes les villes sont aujourd'hui confrontées à l'ouverture des peuplements. Les lieux majeurs de l'économie mettent en avant les grandes aires urbaines. Les travaux de R. Florida sur les grandes aires urbaines montrent que certaines villes ont des PNB supérieurs à des PNB de pays y compris « du Nord ». Les Etats sont donc dépassés par ces logiques et pourtant les Etats mènent encore le bal et recyclent des vieilles logiques géopolitiques du moment westphalien de l'Europe. L'idée du Parlement des villes repose sur l'invention d'un Parlement mondial fondé sur les sociétés urbaines. Les décisions politiques peuvent être replacées à des niveaux spatiaux de la mondialité. Il faut repenser le rôle des Etats en les cantonnant à des fonctions comme la justice sociale. Il ne faut pas oublier que Rio+20 a été un échec : les Etats ne permettent pas de régler certaines situations.

La ville c'est l'émergence du pouvoir, le siège du pouvoir. Peut-on l'imaginer sans Etat ?

M.L. La réforme territoriale en France essaie de ne pas faire certaines choses. Certains élus entravent l'émergence d'un gouvernement métropolitain en France. La politique est une invention urbaine à sa manière. L'urbanisation peut être à l'origine de nouvelles formes de politiques. Partout dans le Monde,

chaque semaine, un moment politique avec des revendications locales a lieu. L'urbain peut faire naître de nouvelles formes d'expressions politiques.

Peut-on parler de l'invention de mondes, au pluriel, notamment à la lumière de nouveaux jeux de pouvoir ?

M.L. Le Monde est paradoxal : chaque réalité est compensée par une autre. Des formes, des espaces, des pratiques... sont de plus en plus ubiquitaires, comme les golfs, les marinas, les centres commerciaux... L'idée de genericité est intéressante. Mais la mondialisation est aussi un processus de différenciation. Vu d'en haut, le Monde s'homogénéise, mais les pratiques d'habitation au quotidien montrent à une autre échelle spatiale de la différenciation. Le Monde change tous les cent mètres : le Monde est comme un tremblement.

Qu'en est-il des agglomérations transfrontalières, notamment en France ?

M.L. Il y a des agglomérations qui sont authentiquement transfrontalières comme Lille. La dimension est à la fois de proximité topographique, mais pas seulement. L'interface maritime soulève aussi ces questions. Il y a une fin des logiques d'arrière-pays : les relations entre la ville et l'arrière-pays se brouillent. Parfois, on voit apparaître une désolidarisation de certaines grandes métropoles de leur arrière-pays. A la suite de Veltz, on pourrait parler de parler des décrochages territoriaux au profit de liens et de connexions entre les grandes métropoles. Il y a à la fois de « l'inter-frontière » avec leur perméabilité mais aussi du « trans-frontière » dans la métropole.

Compte-rendu réalisé par Emeline Comby.